

GAMBALI, Chef mobadi (1835-1886).

Il ne faut pas confondre ce personnage de l'histoire de l'Uele avant la présence belge dans cette partie du bassin du Congo, avec le chef mangbele Gombari dont le nom lui est parfois attribué en doublet par les premiers explorateurs de la région. Comme les Mangbele cependant, les Mabadi de l'Uele qu'il ne faut pas non plus confondre avec les Mabali de la Province orientale ni avec les Mabale des environs de Nouvelle-Anvers à la langue desquels le lingala a tant emprunté, sont de race bantoue et de langue apparentée à celles des Boguru et des Babwa. Ils se disent d'ailleurs Bangba ou Abangba et sont peut-être l'une des fractions survivantes des Abagwinda. Ils ont pu de la sorte appartenir à une poussée bantoue qui dut précéder celle des Ababua dans la succession des migrations bantoues dans le N.-E. du bassin de Congo. « Les Mabadi se souviennent en effet, assure un historien des mieux informés, d'avoir habité la rivière Boele, affluent de la rive droite de l'Uele, d'où ils passèrent l'Uele et s'installèrent sur la rivière Wawa, chez les Madjaga (Bangba). A la suite de la défaite des Madjaga par les Mangbetu sous Bunza, ils continuèrent leur migration et s'arrêtèrent quelque temps dans ce qui fut par après la chefferie Bido (Ukwa moke, au N. du Bomo-kandi et de l'Obo). Sous les chefs Gambali et Arama, ils se mirent à la solde des Der-viches contre les Mangbetu et, ensuite à la solde des Européens qui exercèrent une tutelle sur les Mamvu ».

Le Gambali que cite dans ce texte M. A. Moeller est le chef mobadi auquel est consacrée la présente notice. Les Européens avec qui il entra en contact, après avoir reçu, au cours d'autres contacts, une formation quasi-arabisée, sont Casati, Junker et Emin Pacha.

Gambali, à en croire Junker (*Op. et loc. citat. infra*) était le fils d'un forgeron nommé Aleku dont le Madjaga Bondo, frère aîné d'Yangara, avait fait l'un de ses capitans. En 1872, à la mort de Bondo tué par le mangbetu Mbunza (Bunza) qui vengeait par ce meurtre celui de son père Tuba, les Mabadi conduits par Gambali et ses frères Makasa et Arama entre autres, se libérèrent de la tutelle des Madjaga et allèrent s'installer sur l'Obo, devenant par là voisins du chef mangbetu Dzizi et entrant bientôt en relations avec des traitants arabes ou arabisés, dont un certain Hadj Ali qui fit de Gambali son « interprète » dans la Haute-Gadda. Grand meneur désormais du groupe des Mabadi, Gambali va trouver l'occasion d'une élévation spectaculaire à la chefferie dans les troubles qui surgiront, dans la chefferie de Dzizi, à la suite de l'assassinat de celui-ci par son parent Belia. Le fils et les deux filles de Dzizi se réfugient en effet chez le Madjaga Kubi, frère et successeur de Bondo, qui prend aussitôt les armes contre Belia, l'attaque, l'atteint et le blesse. Belia, blessé, se réfugie chez les Mabadi et Gambali qui craint de voir Kubi lui réclamer un dépôt d'armes que lui a jadis consenti Bondo, s'entend avec le Zande Mbittima lui-même appuyé par les Nubiens et bat Kubi et ses frères, sauf Yangara qui devient chef des Madjaga, sur la Pwoporo, affluent de la Gadda. « Gambali, constate le R. P. Lotar (*Op. et loc. cit. infra*) est donc débarrassé de ses voisins de l'Ouest tandis que Belia est installé par les Arabes sur la Tumbi, affluent de l'Au, affluent de la Gadda, et que Gambali lui-même occupe les anciens territoires de Dzizi avec, pour limites à l'E. l'Obe et l'Obo, au S., le Haut Bomo-kandi, au N., la Haute Gadda depuis sa source ».

Quand, en 1878, Gessi, pressé par Junker d'accepter l'offre que lui en faisait Gordon, prend en mains le gouvernement du Bahr-el-Ghazal, il aura bientôt à reprocher à Gambali, à la fois, une agression meurtrière instiguée par Bourei lui-même poussé par Yousouf, gouver-

neur du Sennaar, contre des gens de Yangara qui allaient aider l'explorateur contre le traitant Soliman Ziber, et certaines castrations d'enfants et de jeunes gens que le chef mobadi eût pratiquées à l'instigation des frères Bashir eux-mêmes aux ordres du même Yousouf. Gessi fera Gambali prisonnier à Dem Soliman et le relèguera à Djur Gattas.

C'est ainsi qu'en mai 1881, passant par ce qu'il appelle l'empire démembré de Mouza (Bunza), Casati trouvera les Momfu (*sic*) sous la régence d'un fils de Gambali. Le cartographe italien estime, à ce propos, que si, par la suite, Gambali retrouve ses possessions, c'est que le gouverneur de Lado aura annexé le pays mangbetu à sa province.

C'est en effet ce qui arrive fort peu après quand le pays des Mangbetu passe à l'Équatoria. Emin Pacha fait relâcher Gambali et lui restitue sa chefferie avec résidence « sur le Tirro, » à l'O. de l'Elu, affluent du sud de la Gadda, « sur la route de Tangasi à Dungu » (R. P. Lotar, *Op. et loc. cit. infra*).

C'est là qu'en 1882, Junker le rencontre, voit en lui un vrai arabisé, non seulement dans l'accoutrement et dans le comportement courant, mais encore dans l'affinement de l'intelligence, l'obséquiosité des manières et la perfidie sous-jacente à tout cela (*Op. cit. infra, passim*). Emin Pacha lui-même confirmera ces impressions de Junker sur Gambali quand il en écrira, après l'avoir inspecté en 1883, que son intelligence oblige à le redouter et que son initiation à nos raffinements le rend d'autant plus redoutable pour nous, Européens. Le Gouverneur d'Équatoria poursuit : « Gambali est prudent, perfide, obséquieux, ingénieux. Il copie les Danaglas. En présence d'Azanga le Mangbetu et de Niangara, il n'oserait s'asseoir sans y être invité... (mais) ... sa grande préoccupation est de recueillir le plus d'armes possible pour pouvoir attaquer ses voisins » (Emin Pacha, *Op. cit. infra*).

L'administration par Gambali de l'ancienne chefferie de Dzizi n'est pas des plus paisibles. Sa sœur germaine Bwedani, veuve du Mangbetu Mokinda, fils de Nabiembwali, s'est réfugiée chez lui, à la mort de son mari, avec son fils Nekute. Elle vise manifestement à faire accepter par les Mabadi la norme de droit public imposée par Nabiembiale aux Mangbetu, norme suivant laquelle les fils ont accès à la souveraineté dans le clan de leur mère (Hutereau, *Op. cit. infra*, 54). Gambali installe cependant son propre fils Masabe dans la chefferie d'un groupe de ses ressortissants et voit Nekute lui-même inviter sa mère à ne plus s'occuper de son avenir politique dans le clan.

Mais, voici qu'aux environs de 1885, Gambali attaque par surprise une installation, voisine de sa résidence, d'arabisés soudanais et en massacre les occupants, sauf une partie d'entre eux menée par l'arabe Sadi, qui, avec l'aide de chefs hostiles à Gambali, ravage le territoire du Mobadi et le contraint à fuir et à se réfugier au-delà du Bomokandi. Nekute en profite pour le remplacer dans sa chefferie qu'a également désertée Masabe.

Au-delà du Bomokandi, Gambali s'installe à Danga, en territoire des Momvu, Mais, déjà, Mombeli le Medje a égorgé Nekute et ses partisans et s'est emparé de toutes ses richesses et de tout ce que son père a dû abandonner en fuyant. Il décide de se débarrasser définitivement du chef Mobadi, le fait attaquer par des Madjo qui ont fait mine de l'accueillir avec faveur et Gambali, avec son fils Masabe, succombe sous le nombre, non sans avoir abattu trois de ses agresseurs (Hutereau, *Op. cit.* 294).

Un frère de Gambali, échappé à ce massacre, le nommé Arama, le remplacera à Danga (Lotar, *Op. cit.* 349). En 1893, au moment de la fondation du poste de Gombari, il passera au service de l'État indépendant et sera chargé d'un petit poste fondé à l'O. S. O. du mont Tina (Lotar, *Op. cit.* 338).

Junker, Will., *Reisen in Afrika*, Wien, Edoard Hölzel, 1889-1891, 3 vol., 224, 225, 226, 257, 379. — Casati, Gaetano, *Dix années en Equatoria*, Paris, Didot, 1892, 63-68, 209. — Emin Pacha, *Die Tagebücher*, Berlin, Westermann, 1917, *passim*. — Hutereau, A., *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, Bibliothèque Congo, n° 1, Brux., Goemaere, 1922, 53 et suiv., 293, 294. — Moeller, A., *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province orientale du Congo belge*, Brux., Hayez, 1936, 25, 255, 256, 261. — Lotar, L. (R. P.), *La grande chronique de l'Uele*, Brux., Van Campenhout, 1946, 338, 347-349.